

gie, de l'hagiographie celtique, de la linguistique, de la toponymie, etc.

Qu'il s'agisse du peuplement primitif de l'Armorique, des pénétrations successives des Celtes, des Romains, des Bretons, ou de la christianisation du pays, il arrive qu'on ne sache plus à quel saint se vouer. Tout en continuant à vivre sur les grandes synthèses des La Borderie, Joseph Loth, Largillière, on a l'impression que tout cela a vieilli et se trouve, morceau par morceau, remis en cause ou dépassé. Les historiens de profession, nous l'espérons, s'y retrouvent ; en tout cas, ils paraissent garder leur sérénité : ils connaissent leurs sources, leurs textes, et continuent de s'y référer, se contentant d'ajouter à leur documentation les trouvailles les plus indiscutables, notamment celles de l'archéologie.

Nos historiens amateurs souhaitent précisément avoir sous la main, eux aussi, ces sources, actuellement trop dispersées pour eux ou contenues dans des ouvrages dépourvus d'appareil critique. Si un recueil de *Fontes* était préparé en édition critique, avec traduction et notes, sa publication serait une aubaine qui, à coup sûr, ne profiterait pas aux seuls amateurs, mais deviendrait la référence de base de tous les travaux sur la matière.

Tel est le souhait. Reste à trouver le maître d'œuvre et l'équipe qui sauront le réaliser.

Congrès de Quimper, 6-9-1966.

---

## II. — ACCUEIL DES CONGRESSISTES A SAINT-BRIEUC (4-9-1967).

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,  
MESDAMES,  
MES CHERS CONFRÈRES,

Il appartenait au Président Corbes, président en exercice de la Société d'Emulation, de vous accueillir ici aujourd'hui ; mais, absent de Saint-Brieuc, il m'a demandé de l'excuser auprès de vous et de le remplacer à cette séance inaugurale ; c'est là, vous n'en doutez pas, une mission pour moi des plus agréables.

La S.H.A.B. n'a, depuis vingt ans, tenu aucune réunion dans notre ville ; et ceux d'entre vous qui n'y sont pas revenus depuis cette époque ne l'ont certainement pas reconnue

à leur arrivée. Saint-Brieuc est en effet en plein essor, avec un programme quelque peu ambitieux ainsi qu'il se doit : devenir une grande cité industrielle, une grande ville commerciale et un grand centre touristique.

Déjà, vous avez tous aperçu une tour de dix-huit étages, qui, si elle n'embellit pas le site et le massacre même de façon regrettable, est par contre un symbole plein de promesses pour les Briochins. C'est, en effet, pour eux le premier building de ce nouveau Manhattan qu'ils espèrent voir s'édifier rapidement sur les rives de la vallée double, et, sans être grand prophète, il est permis de prédire que, dans quelques siècles, nos malheureux descendants, pour respirer un peu d'air pur, devront émigrer le soir vers des localités suburbaines telles qu'Hillion, Binic ou Plaintel, vouées à leur tour à un grand avenir : c'est, paraît-il, là le progrès selon les Américains et leurs admirateurs !

Cet essor a malheureusement une rançon inéluctable et très lourde : la destruction de tous les vestiges du passé qui sont précisément l'objet d'une partie de nos travaux, l'archéologie. Si Dubuisson-Aubenay, qui, il y a trois siècles, jugeait Saint-Brieuc une « très grande et bien belle ville » revenait parmi nous, il ne retrouverait plus notamment aucune de ces fontaines qu'il admirait tant et dont le murmure charmait nos ancêtres.

Par un singulier paradoxe, en effet, en dehors de celle de Notre-Dame extra muros, il ne subsiste plus aucune fontaine extérieure dans notre ville, appelée pourtant jadis la Venise de l'Ouest, non sans d'ailleurs quelque exagération. L'urbanisme est inexorable : on comble, on nivelle, le parking est roi, c'est le cauchemar de toutes les municipalités.

Cela est très dommage, non seulement pour les archéologues, mais également pour la vocation touristique de la cité. Des très nombreuses maisons anciennes qui existaient encore à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, ne subsistent plus que quelques rares spécimens : hôtel Le Ribaud du XV<sup>e</sup> siècle, et hôtel dit des ducs de Bretagne du XVI<sup>e</sup> siècle, hôtel du Saint-Esprit également du XV<sup>e</sup> siècle, édifices intéressants, certes, mais toutefois de second ordre ; des grands monuments ne demeure que notre vieille cathédrale et encore pour combien de temps ?

Bref, dans les futurs « Guides bleus », il est à craindre que l'on ne lise en face du nom de Saint-Brieuc cette mention laconique : « rien » qui figure déjà dans le périple de Flaubert. Les Briochins sont d'ailleurs sans rancune, et non seulement n'en ont pas voulu au facétieux écrivain mais lui ont

dédié une de leurs rues, et non des moindres, alors que Dubuisson-Aubenay qui fit un si bel éloge de notre cité n'a pas eu cet honneur.

Si du point de vue de l'archéologie qui vous intéresse, nous sommes ainsi en bien fâcheuse posture, nous le sommes également en ce qui concerne l'histoire, notre seconde mamelle.

Saint-Brieuc, ainsi que vous le savez, a pour origine l'abbaye-évêché qu'y fonda dans la seconde moitié du VI<sup>e</sup> siècle son saint éponyme, abbaye transformée en cité épiscopale au IX<sup>e</sup> siècle après la réforme de Louis le Pieux. Elle n'a donc à offrir aux historiens que les Gestes austères de ses pontifes, agrémentés seulement aux XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles de quelques querelles de chanoines qui eussent rempli d'aise Boileau, mais sur lesquelles il est décent de jeter un voile discret.

Nous n'avons pas non plus la chance, comme Lamballe, de posséder une galerie de grandes dames de petite vertu. Nos anciennes chroniques ne mentionnent qu'une seule princesse, qui fut, il est vrai, nous disent-elles, la plus accomplie de son temps et c'est sans doute pour cela qu'elle est aujourd'hui bien oubliée.

Elle connut cependant une grande notoriété à l'époque romantique où ses malheurs furent alors pris comme sujets d'innombrables élégies, de plusieurs romans et même de quelques drames. Le mauvais sort qu'elle subit pendant sa vie continue d'ailleurs à s'acharner sur elle bien qu'elle soit décédée depuis quatre cent soixante-huit ans. Au XIX<sup>e</sup> siècle, en effet, un érudit briochin, pourtant des plus sérieux, s'intéressa à sa vie mais la dota d'un faux état-civil et surtout la gratifia d'une sépulture purement imaginaire, où, du moins, elle a pu reposer en paix ; cependant il y a quelques mois des bulldozers s'acharnaient à araser la motte du château de La Roche-Suhart où elle vit le jour, car vous avez tous deviné qu'il s'agissait de Françoise de Dinan.

C'est, en effet, à La Roche-Suhart, château commandant le passage antique du Gouët aux Boissières, aux portes de Saint-Brieuc, qu'elle naquit le 20 novembre 1436 de Jacques de Dinan et de Catherine de Rohan et tout semblait alors devoir lui sourire. N'ayant pas encore cinq ans, le 28 septembre 1441, elle fut fiancée à Guy XV de Montfort-Laval, fils aîné de Guy XIV et d'Isabelle de Bretagne, âgé d'un an de plus qu'elle et l'un des plus beaux partis de la Bretagne.

Mais, ayant perdu son père le 30 avril 1444, elle fut enlevée quelques semaines plus tard par Gilles de Bretagne, le

troisième fils si peu recommandable de Jean V, désireux d'arrondir son modeste apanage des biens considérables dont Françoise venait d'hériter du maréchal Bertrand de Dinan son oncle, quelques jours après la mort de son père.

Françoise n'ayant pas encore huit ans, Gilles, en attendant qu'elle fût nubile, la sequestra sous le nom de Madame de Chantocé au château du Guildo, cage d'ailleurs dorée et même surdorée si l'on en juge par l'inventaire de ses bijoux dressé le 26 juin 1446 par Jeanne d'Aunay, sa dame d'atours, qui en avait la garde, lors de leur confiscation. Gilles venait, en effet, d'être arrêté sur l'ordre de son frère, le duc François 1<sup>er</sup>, et ses biens confisqués ainsi que ceux de Françoise sous le fallacieux prétexte que celle-ci était sa compagne.

L'on sait comment Gilles fut traîné de prison en prison pendant quatre ans, notamment au château de Moncontour et enfin à la Hardouinaie où il fut assassiné le 25 avril 1450 par les séides du maréchal Arthur de Montauban.

Françoise de Dinan, veuve sans avoir été mariée, fut-elle alors bouleversée ainsi que l'ont représentée les dramaturges romantiques ? Il est impossible de l'affirmer, sa nourrice et sa gouvernante n'ayant fait à ce sujet aucune confidence. Une lettre authentique et signée d'elle relate les sévices et violences dont elle aurait été l'objet de la part de son ravisseur ; mais datée de mai 1450, elle lui fut probablement dictée par les circonstances et de ce fait est sans grande valeur.

A quatorze ans, elle demeurait libre, mais, ainsi que nous venons de le dire, en butte à la cupidité féroce de la Maison de Bretagne et sans autre appui que son tuteur et futur beau-père, sa mère, remariée au sieur d'Albret, paraissant s'être assez bien désintéressée du sort de sa fille.

Guy XIV de Montfort-Laval, dans ces circonstances, estima que le mariage de son fils et de Françoise ne pouvait avoir lieu en raison de leur âge; la seule solution pour sauvegarder la situation de sa pupille et faire pièce à la Maison ducale était de l'épouser malgré une grande différence d'âge, vingt-huit ans, ce qu'il fit à Rennes le 3 octobre 1450.

Et nos dramaturges de gloser sur ce mariage, presque incestueux à leurs yeux, de cette jeune enfant et de ce vieux barbon de quarante-deux ans.

Cependant, cette union qui dura trente-six ans paraît avoir été heureuse et Françoise eut trois fils de Guy XIV dont le second François de Montfort-Laval dit de Montafilant

et époux de Françoise de Rieux connut une certaine notoriété et mourut à Amboise en 1503.

Guy XIV s'éteignit à Châteaubriant le 2 septembre 1486 dans sa quatre-vingtième année; et après son décès, si Françoise demeura officiellement à Châteaubriant, elle résida en fait dans l'hôtel de la rue de Briord qu'elle possédait à Nantes où son influence à la cour ducale devint de plus en plus importante. Aussi, à la mort du duc François II, le 9 septembre 1488, si le bail de la Bretagne fut confié au maréchal de Rieux, c'est à Madame de Châteaubriant qu'échut la garde des deux héritières du duché, Anne et Isabelle.

Bien qu'en raison de son absence à l'entrevue de Langeais, son rôle dans le mariage de la duchesse Anne et de Charles VIII ait été minimisé par certains historiens, il fut au contraire certainement très important. Nous en avons d'abord un indice dans le fait que désirant se rapprocher de la Bretagne, c'est à Laval que le roi vint s'établir, puis la preuve certaine dans le testament même de Françoise du 30 décembre 1498. Elle y déclare, en effet, avoir contracté mariage depuis quatre ans avec Jean de Proesy, non pas seigneur de modeste condition ni totalement inconnu, ainsi qu'il a été parfois avancé. Jean de Proesy, gentilhomme picard, appartenait à l'une des plus grandes Maisons de cette province, celle des barons de Bove; et ce jeune « godelureau, tout juste bon à assouvir la passion d'une dame déjà mûre », était le chambellan de Charles VIII. Il est donc certain que c'est au cours des négociations secrètes en vue du mariage de la duchesse que Madame de Châteaubriant avait fait sa connaissance.

Elle mourut le 3 janvier 1499 dans sa résidence nantaise et fut inhumée, non pas aux Cordeliers de Dinan, comme l'a indiqué le vicomte Arthur de la Villerabel, mais dans le chœur des Jacobins de Nantes dans le même tombeau qu'Isabelle de Bretagne. Le texte de sa longue épitaphe nous a été conservé, je vous en fais grâce.

Lors des fouilles faites sur l'emplacement de l'église des Jacobins, au début de 1904, ses restes furent retrouvés et transférés alors, à l'instigation du chanoine Durville, dans l'aile sud du transept de la cathédrale, contre le pignon, ainsi que l'indique une plaque commémorative près du tombeau du duc François II. Celle-ci rappelle son souvenir à Nantes ainsi que l'Hôtel de Ville qu'elle avait acheté d'Hélène de Derval.

En revanche cette grande dame, qui joua ainsi un rôle important dans l'Histoire de Bretagne et même dans l'Histoire de France est aujourd'hui bien oubliée de ses concitoyens; moins heureuse que Flaubert, que Sarah Bernhardt et que le génial pharmacien inventeur de la moutarde celtique, aucune plaque de rue n'en perpétue le souvenir.

Aussi avons-nous pensé qu'il n'était pas sans intérêt, à l'occasion de nos assises historiques, d'en esquisser très sommairement la vraie figure.

René COUFFON.

### III. — NOTE SUR L'ETAT D'AVANCEMENT DES TRAVAUX DE LA COMMISSION RÉGIONALE DE BRETAGNE A LA FIN DE L'ÉTÉ 1967.

Après une période d'installation et de mise au point des méthodes de travail, l'Inventaire breton devient une réalité, grâce en particulier à l'enthousiasme des équipes d'étudiants qui travaillent à ses campagnes. En même temps les exigences scientifiques ont pu être sauvegardées par le développement d'une section d'histoire de l'art à la Faculté des Lettres de Rennes.

Pour la première fois, l'étude d'un canton comprend à la fois les édifices religieux, déjà très bien étudiés pour la plupart, mais ici avec des plans et coupes précis, et des dossiers photographiques complets (la petite église de La Trinité-Langonnet représente plus de cent photos, et la chapelle de Saint-Herbot près de cinq cents), mais aussi les châteaux mal connus encore, les manoirs, et enfin d'importants dossiers d'habitat rural ancien.

Actuellement voici la situation des travaux de l'Inventaire en Bretagne :

*Cantons terminés* : Carhaix, Gourin, Le Faouët.

*Cantons recensés* (pour lesquels il reste ou la rédaction finale ou des photos à prendre) : Maël-Carhaix, Rostrenen, Pontivy, Evran, Châteauneuf-du-Faou.

*Cantons en cours cette année* : Bain-de-Bretagne, Guichen, Saint-Nicolas du Pelem, Callac, Guémené-sur-Scorff, Plouay, Crozon, Châteaulin.